La Croix - mardi 8 juin 2021

Evénement

Aux Canaries, les migrants rêvent de la « grande Espagne »

Agnès Rotivel

Depuis l'automne 2020, les îles Canaries, habituées à un flux régulier de migrants venus du continent africain, ont été débordées par des arrivées massives. La crise économique due à la pandémie pousse toujours plus de migrants vers l'Europe où ils espèrent un avenir meilleur. L'Espagne, prise de court, doit gérer une crise socialement et politiquement explosive.

San Cristobal de La Laguna (Tenerife) De notre envoyée spéciale

C'est une petite épicerie au croisement de trois rues, du Pozo, de Adelantado et del Sol. Ses portes sont grandes ouvertes sur le trottoir où se tient Mustapha, Sénégalais de 25ans, arrivé à Tenerife il y a déjà sept mois dans ce qui a été la plus grande vague de migrants aux Canaries depuis 2006. Ces derniers jours, Mustapha se pose là dès le matin, sur le capot d'une voiture en stationnement. Il sort de son sac à dos deux rouleaux de velours noir sur lesquels sont enfilés des bracelets en coton de couleurs vives qu'il tente de vendre aux passants.

Ils sont fabriqués dans le camp de Las Raices, un ancien campement militaire réhabilité à la hâte pour accueillir les jeunes Africains, principalement subsahariens et Marocains, arrivés aux

Canaries depuis la fin de l'automne 2020 à bord des *pateras*, ces grandes chaloupes à moteur où s'entassent plus de 200 personnes pour l'une des traversées les plus périlleuses de l'océan Atlantique. Avec l'espoir d'atteindre l'Eldorado. Pour Mustafa, le rêve s'est fracassé à La Laguna alors qu'il croyait atteindre rapidement «*la grande Espagne*», la péninsule Ibérique, à Madrid ou Barcelone.

Derrière son comptoir, Jenie, la cinquantaine pétillante, sert ses clients qui passent acheter fromages, fruits et légumes. Venue en scooter, Ana s'arrête pour discuter avec ses amies et surtout pour parler avec Mustapha. Mais il n'est pas bavard, il ne parle que quelques mots d'espagnol et de français, et surtout il a peur, une peur qui se lit dans ses yeux, celle d'être renvoyé d'où il vient, alors que la famille a réuni 500000francs CFA (758€) pour qu'il tente sa chance.

La conversation se poursuit tant bien que mal. «*Bien sûr qu'on s'inquiète pour tous ces migrants. Nous aussi aux Canaries nous sommes presque tous issus de l'immigration*», lance Jenie : une partie de sa famille a fait la traversée dans les années 1960 jusqu'au Venezuela, alors pays de cocagne – considéré comme la huitième île des Canaries en raison de leurs relations très étroites– quand le tourisme était encore balbutiant dans l'archipel.

Carla, une autre habituée du lieu, est allée chercher une couverture pour Mustapha. Elle se souvient avoir elle aussi tenté sa chance en quittant son pays natal, l'Angleterre, avec son mari, il y a plus de quaranteans, pour trouver du travail dans l'île. Enfin, le frère d'Ana, lui, a fait sa vie en France…

Bien que le thermomètre frôle les 24 degrés, Mustapha garde son bonnet de laine jaune et sa doudoune marine, peu habitué qu'il est à l'humidité d'une ville construite sur une lagune (d'où son nom) et à 600 mètres d'altitude. Il dit que les nuits sont froides dans le camp, lui-même perché à 700 mètres. Pour cette journée, Mustapha a gagné sinon des euros, beaucoup d'attentions des clientes de Jenie, et un peu de nourriture, une douche bien chaude et une couverture neuve.

Comme lui, la majorité des Sénégalais arrivés aux Canaries sont partis des plages de Mbour (environ 80km au sud de Dakar), où des pêcheurs organisent la traversée. C'était en novembre, Mustapha se souvient de ces quatorze jours interminables de froid et de faim. Sitôt débarqué, il a été pris en charge, comme les autres, par les secours maritimes. Déshydraté, en hypothermie, il a été hospitalisé sept jours. Puis son groupe a d'abord été logé dans un hôtel de Santa Cruz de Tenerife, vide de touristes à cause de la pandémie, avant d'être transféré à Las Raices.

Ibrahim(1), colosse de 1,92 mètre, pensait lui aussi arriver dans «*la grande Espagne*». Au Sénégal, il travaillait dans la mécanique, jusqu'à la crise du Covid. Après, plus rien. Ibrahim a le visage fermé de celui qui oscille entre abattement et colère. «*On vient juste tenter notre chance. Si on sort, c'est parce qu'on n'a pas de boulot*, dit-il très déçu. *Je savais que ce serait difficile, mais je ne m'attendais pas à rester sept mois ici sans rien gagner.*»

Son père étant très âgé, la famille compte sur Ibrahim. Et depuis qu'il est là, il n'a toujours rien envoyé à sa mère. Les bons jours, avec beaucoup de chance et parce que les touristes commencent

à revenir aux Canaries, la vente des bracelets peut rapporter 10euros.

Madiop, lui aussi Sénégalais, arrivé à Tenerife il y a quelques années grâce au regroupement familial, fait des études d'informatique en même temps qu'il travaille dans une petite société pour payer ses études. Dès qu'il le peut, il aide ses compatriotes à passer le temps, notamment en organisant des matchs de foot. «*Le moteur de ceux qui prennent la mer*, explique-t-il, *c'est d'aider leur famille. Et c'est souvent leur mère qui rassemble l'argent pour la traversée.*» «*Voir ta maman heureuse, c'est comme recevoir le ballon d'or*», confirme Ibrahim qui aimerait lui dire qu'il a réussi.

Avant de se lancer dans l'aventure, comment imaginait-il l'Europe? Le premier mot qui lui vient à l'esprit c'est «*le luxe*, et il ajoute *des pays nobles, avancés, où tu peux travailler et t'en sortir, pas comme chez nous.*» Un long chemin aussi: «*Il faut apprendre la langue, les coutumes, il faut s'adapter.*» Si beaucoup de migrants ont déjà quitté Tenerife pour «*la grande Espagne*», Ibrahim attend encore. «*Quand on demande à l'administration espagnole, ils disent toujours: mañana, mañana!*»

Sans carte d'identité ni passeport, les juristes d'Accem – une organisation non gouvernementale qui conseille et assiste les migrants– auront du mal à défendre sa demande d'asile. Il faut que les parents d'Ibrahim envoient un document prouvant son identité, ce qui peut prendre beaucoup de temps.

Selon Accem, le camp s'est en partie vidé, ils ne seraient plus que 454 personnes à Las Raices pour une capacité de 2400 places. Mais au plus fort de la crise cet hiver, ce camp a accueilli plus de 5000 personnes dans des conditions difficiles.

«*C'était de l'improvisation totale*», rappelle Miguel Angel Reyes à propos de leur accueil. Journaliste à ECCA, une radio jésuite d'information qui organise aussi un programme de cours d'espagnol et de droits de l'homme aux migrants mineurs non accompagnés, il se souvient que, lorsque «*les autorités prévoyaient des repas pour 1000 migrants, il en arrivait encore plus de 200*».

Il témoigne des tensions créées d'abord au sein de la société canarienne entre ceux qui venaient en aide aux migrants et ceux qui refusaient qu'ils soient logés dans des hôtels –dans un premier temps, faute de centre d'accueil–, sur un archipel dont 70% du PIB provient du tourisme et qui a été frappé par la crise économique: le nombre de Canariens assistés par la Caritas a augmenté de 83% à Las Palmas (capitale de la Gran Canaria) et de 22% à Tenerife.

Ensuite, le ton est monté entre le gouvernement autonome des Canaries, incapable de gérer seul autant de migrants, et le gouvernement espagnol du socialiste Pedro Sanchez. Ce dernier, prétextant la pandémie, refusait de les transférer sur le continent. Puis, le problème a largement dépassé les frontières de l'Espagne. Madrid a dû faire face aux avertissements appuyés de l'Union européenne et de partenaires comme la France, laquelle absorbe un volume important des migrants entrés illégalement sur le territoire espagnol.

Bruxelles et Paris ont fait pression sur l'Espagne pour qu'elle freine le transit vers le continent des migrants ayant débarqué aux Canaries. La commissaire aux affaires intérieures de l'UE, la

Suédoise Ylva Johansson, a enfoncé le clou en déclarant clairement, lors de sa visite sur l'archipel le 6novembre, en pleine crise: *«Les personnes n'ayant pas besoin d'une protection internationale, les migrants économiques, doivent être renvoyées dans leurs pays.»*

Un mois plus tard, en décembre, la presse espagnole révélait qu'en pleine pandémie, des Marocains essentiellement, arrivés aux Canaries en chaloupe, avaient pu rejoindre la Péninsule avec leur passeport, par avion le plus souvent, et sans être arrêtés à leur arrivée. Ils pouvaient ensuite rejoindre de la famille dans le pays.

S'agit-il d'un traitement de faveur accordé aux citoyens d'un pays avec lequel Madrid entretient des rapports difficiles, en raison de la question du Sahara occidental? Les démentis du gouvernement espagnol, accusé d'avoir géré la crise dans la plus grande opacité, n'ont pas convaincu. Le dossier migratoire est explosif en Espagne, où le parti d'extrême droite Vox progresse et exige le renvoi des migrants dans leur pays.

Rencontré devant le camp de Las Raices, Abdel Aziz Chohab, coiffeur dans la ville de Dakhla administrée par le Maroc, sur une péninsule entre océan Atlantique et Sahara, a fait une demande d'asile. Il n'attend plus que le renouvellement de son passeport arrivé à expiration pour aller retrouver de la famille à Grenade, qui paiera son billet d'avion. Son cas est entre les mains de juristes d'Accem, mais il est confiant. La traversée sur un bateau de 34 personnes lui a coûté 1500€. Certes, au Maroc, il gagnait sa vie, mais il devait aider sa famille. «*Je suis célibataire, je veux vivre une autre vie*» justifie-t-il. Une assurance qui irrite les jeunes Sénégalais loin de voir la fin de leur «réclusion» aux Canaries.

Vicente Zapata, géographe, directeur de l'Observatoire des migrations, à l'université de La Laguna à Tenerife, souligne que l'immigration permanente du continent africain vers les Canaries, phénomène récurrent, s'est aggravée avec la pandémie en 2020 et en 2021. Il rappelle aussi que la route atlantique des Canaries est la plus dangereuse des routes migratoires, et que beaucoup y perdent la vie.

«*Les Canaries ne peuvent être qu'une destination de transit, jusqu'à la péninsule Ibérique ou vers l'Europe, pas une destination finale*, explique-t-il. *Les Canariesfont partie de la frontière méridionale de l'Europe, c'est pourquoi celle-ci doit comprendre la gravité de ce phénomène migratoire, en accepter la coresponsabilité et nous aider à le gérer. Actuellement, elle n'est pas à la hauteur de l'enjeu.*»

Des migrants improvisant un salon de coiffure, près du camp Las Raices sur l'île de Tenerife. - David Ramos/Getty via AFP

Le camp a accueilli plus de 5 000 personnes cet hiver, dans des conditions difficiles. - David Ramos/Getty Images via AFP

Une équipe de bénévoles prodiguant des soins aux migrants. - David Ramos/Getty Images via AFP

repères

En Espagne, des arrivées de migrants en forte hausse

41861 migrants en situation irrégulière sont arrivés en Espagne, par voie terrestre et principalement maritime (pour 40106 d'entre eux), entre le 1er janvier et le 31décembre 2020, soit 29% de plus qu'en 2019.

Cette hausse est due avant tout aux arrivées sur les îles Canaries, où 23023 migrants ont débarqué en 2020: 756,8% de plus qu'en 2019, selon le ministère de l'intérieur. Parmi ces arrivants, 11998 Marocains, 4539 Sénégalais et 4126 Maliens.

Pour les cinq premiers mois de 2021, 10690 arrivées irrégulières de migrants ont été comptabilisées en Espagne, sans compter les 8000 arrivées à Ceuta en mai, selon les chiffres d'Europa Press.

Près de 500 personnes à bord de dix bateaux ont disparu lors de la traversée entre les côtes africaines et les Canaries en 2020.

(1) Prénom d'emprunt